

## “Tout est en train d’être détruit aujourd’hui”

Depuis une semaine, les cartons s’empilent et les camions défilent devant l’église autocéphale orthodoxe de Saint-Simon dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris. L’association des Scouts Ukrainiens de France, Plast, s’organise pour acheminer vers l’Ukraine médicaments, nourriture et produits d’hygiène. Reportage.



Sur place, des bénévoles, la trentaine pour la plupart, s’activent pour réceptionner et trier les dons, avant de les stocker dans des camionnettes. Ces dernières ne sont pas destinées à aller jusqu’en Ukraine. Elles permettent seulement de transporter les produits en banlieue parisienne afin qu’un plus grand camion prenne le relais jusqu’en Pologne. Là-bas, des associations sont prêtes à distribuer aux ukrainiens les produits récoltés en France, certaines à l’armée ukrainienne.



Le premier jour de l'invasion de l'Ukraine par la Russie, Nastia l'a passé en larmes. Toute sa famille est disséminée en Ukraine, une partie à Kiev, une partie à Kharkiv et le reste dans l'ouest du pays. Le deuxième jour, elle a donc pris les rênes de la collecte : *“Quand la guerre a commencé, il fallait immédiatement faire quelque chose. Au début, ce n'était qu'une collecte entre amis. Ça a rapidement pris de l'ampleur. Tous les jours, dix journalistes viennent nous voir et nous pensons fermer bientôt le site pour s'associer avec une autre association afin d'augmenter nos capacités de stockage”*.

Pour beaucoup d'Ukrainiens, c'est presque impossible de rester chez soi. *“On ne regarde les informations que le soir et c'est compliqué. Ici au moins, on a des choses à faire.”* explique Loulia, 26 ans, au téléphone avec sa mère restée à Kiev. *“Ma mère et ma soeur sont en Ukraine parce qu'elles ne veulent pas laisser mon père et mon frère. Les hommes de 18 à 60 ans n'ont plus le droit de quitter le territoire et sont mobilisés pour le combat. Je les appelle tous les jours tant que les communications fonctionnent”*.



Deux cartons remplis de nourriture, c'est le premier don que Phyrum fait de sa vie. Il a acheté les denrées le jour même. D'origine cambodgienne, aider les ukrainiens est pour lui une évidence : *“Mes parents ont aussi fui la guerre du Cambodge dans les années 80. Même si la situation n'est pas la même, je me sens obligé d'aider d'une manière ou d'une autre.”*

L'entrepôt de la collecte ouvre la semaine de 14h à 20h et le week-end, de 12h00 à 20h. En moyenne, c'est l'équivalent du chargement d'une vingtaine de camionnettes qui est envoyé en Ukraine chaque jour. A 15h, les bénévoles chargent déjà la troisième camionnette de la journée. Son chauffeur, âgé de 55 ans, précise qu'il paye lui-même l'essence : *“C'est ma façon à moi d'aider le peuple ukrainien.”* Il partira sans qu'on ait pu obtenir une photo de lui, par peur de potentielles représailles.



Il n'est pas le seul à refuser de se faire prendre en photo. Une bénévole russe au second point de collecte, dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, refuse même de donner son nom. *“La plupart de mes proches s’opposent à cette guerre. On sait que Poutine n’est pas un bon président, nous [le peuple russe] n’avons pas décidé de l’élire. Mais personne ne s’attendait à ça.”* Difficile pour cette étudiante de savoir combien de temps la guerre va durer. *“On espérait que la collecte allait pouvoir s’arrêter dimanche mais malheureusement, on pense que ce ne sera pas le cas”*.

Si plusieurs personnes ont pu se mobiliser cette première semaine, elles ne savent pas combien de temps elles pourront continuer à le faire. Nastia doit commencer une nouvelle formation dans trois semaines. *“Même après la guerre, il faudra continuer la collecte. L’Ukraine aura besoin de dons pour les réparations. Tout est en train d’être détruit aujourd’hui.”*



**Daphné Quintin-Durand, Cassandre Moranne**